

Un discours dont on n'a pas parlé

On a beaucoup commenté quelques remarques énergiques faites aux jeunes, le jour de la Saint-Jean-Baptiste. On a par contre, négligé de relever le discours fait en réponse à la santé des dames— et pour cause. Il a été relevé tant de fois sous cette forme, et dans presque les mêmes termes, qu'il valait mieux vraiment le laisser par terre. Seulement puisque, l'air est aux Conseils, nous allons proposer à ces messieurs de renouveler leur inspiration.

Nos jeunes orateurs peuvent certainement faire mieux que le boniment habituel, que les caduques plaisanteries sur la frivolité de quelques-unes, sur les préoccupations vaniteuses de quelques autres—toutes observations superficielles, exclusives, et enfantines d'ailleurs.—

Le défaut de sérieux et de la moindre réflexion est trop évident dans ces discours entonnés sur la note comique pour finir en une péroraison subitement grandiloquente, où les compagnes, les mères, les aïeules, sans transition et dans l'intervalle d'un clin d'œil, de petites étourdies qu'elles étaient deviennent des héroïnes et des saintes.

L'art oratoire de nos jeunes tribuns a de ces bonds déconcertants, du badin au solennel, qui vous "coupent le respir" comme dirait ma bonne.

Croyez-moi, mes jeunes amis, le temps est passé de ces improvisations naïves. Quand vous aurez—comme vous l'a conseillé l'un des orateurs du 24 juin—négligé quelque peu le sport ou les jardins publics pour l'étude, vous trouverez des choses plus intéressantes, plus vraies et plus dignes à dire de la jeune fille qui sera votre compagne, de la femme qui est votre mère.

Lectrice.

—S' tu savais comme mon mari m'admire ; il s'extasie à contempler mes yeux, mes mains...

—Et toit, qu'est-ce que tu admires en lui ?

—Son bon goût.

Il y a des mots que les yeux disent sans que les lèvres s'en mêlent.

Le Trappeur de Manicouagan

Ce soir-là, aux Mirlitons, nous cautions "mines d'or". L'un de nous, retour du Transvaal, racontait d'extraordinaires légendes, de gisements prodigieux découverts par hasard. Nous écoutions, à demi incrédules, intéressés malgré tout, subissant, à distance, l'étrange fascination du précieux métal. Un des auditeurs risqua une observation blagueuse sur la facilité avec laquelle les voyageurs rapportent des faits imaginaires à l'existence desquels ils finissent par croire.

—Il n'en est pas moins certain, riposta M. de Peyrolles, que le merveilleux joue un grand rôle toutes les fois qu'il s'agit d'or. Il m'est arrivé il y a vingt ans, une aventure qui, pour être invraisemblable n'en est pas moins vraie, et, que vous croirez peut-être d'autant plus volontiers qu'elle ne m'a rien rapporté.

J'étais à Québec, depuis deux ans, et ma première expérience des affaires avait été malheureuse.

Parti pour l'Amérique dans l'espoir d'y refaire, par mon travail, une fortune follement dissipée, j'avais englouti, d'un seul coup, dans une fausse spéculation, la moitié de mes maigres ressources. N'ayant aucune situation, ni aucune affaire en perspective, j'avais accepté, comme pis-aller, un emploi de commis teneur de livres chez un vieil épicier du quartier St-Roch... qui me donnait 100 francs par mois, logé et nourri.

Ce n'était pas princier, mais en Amérique on n'est pas fier et j'aurais accepté moins que cela encore, tant je tenais à ménager ce qui me restait. Mon patron, à vrai dire, était plutôt ce que les Canadiens appellent un marchand général qu'un épicier. Il vendait et même échangeait un peu de tout. De la mélasse contre des œufs, des souliers contre du poisson, des vêtements contre des pelleteries. Sa clientèle se recrutait

parmi les paysans des campagnes environnantes et les patrons de goélettes faisant le cabotage sur les côtes du St-Laurent, de son embouchure à Québec.

Mes fonctions n'étaient pas relevées, mais j'avais l'occasion de faire là de bien curieuses études de mœurs et si je connais les Canadiens, c'est au père Watters que je le dois.

Mes rapports avec ces braves gens n'avaient d'ailleurs rien de désagréable, car leur rude familiarité était le plus souvent nuancée d'une sorte de respect dont je ne m'explique pas encore la cause.

Un soir, j'étais seul dans le magasin fumant mélancoliquement ma pipe, assis sur un baril de lard salé, quand un coup violent ébranla la porte. Je l'entrebaillai en la calant avec mon pied, car je pensais avoir affaire à un ivrogne attardé. Mes précautions furent vaines. Repoussé par une force supérieure, je livrai passage, bien malgré moi, à un grand gaillard enveloppé d'un long manteau et coiffé d'un casque de fourrures enfoncé jusqu'aux yeux.

—M. Watters est-il ici? demanda-t-il en mauvais anglais, sans paraître s'apercevoir de mon évidente mauvaise humeur.

—Oui, répondis-je, mais il est couché, et ce n'est pas une heure pour venir déranger les gens.

—Réveillez-le, et dites-lui que c'est Patrick Fry qui veut lui parler, continua-t-il, sans tenir compte de mon observation.

A demi rassuré, je gagnai l'arrière porte du magasin, et, sans quitter l'intrus du regard, je criai au père Watters de descendre.

Entre temps, le personnage avait quitté son manteau et jeté sa toque sur le comptoir. C'était un homme, d'au moins six pieds, maigre, osseux et velu. Sa dure face avait dû jadis